



HAL
open science

L'apogée almohade : la bataille d'Alarcos et son contexte historique

Pascal Buresi

► **To cite this version:**

Pascal Buresi. L'apogée almohade : la bataille d'Alarcos et son contexte historique. André Bazzana, Nicole Bériou et Pierre Guichard. Averroès et l'averroïsme. Un itinéraire historique du Haut Atlas à Paris et à Padoue, 16, PUL, pp.99-114, 2005, Collection d'histoire et d'archéologie médiévales. halshs-00277847

HAL Id: halshs-00277847

<https://shs.hal.science/halshs-00277847>

Submitted on 20 Oct 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - ShareAlike 4.0 International License

L'apogée almohade : la bataille d'Alarcos et son contexte historique

Pascal Buresi
Université Lumière-Lyon II

Pascal Buresi, « L'apogée almohade : la bataille d'Alarcos et son contexte historique », dans *Averroès et l'averroïsme. Un itinéraire historique du Haut Atlas à Paris et à Padoue*, éd. André Bazzana, Nicole Bériou et Pierre Guichard, Lyon, PUL (Collection d'histoire et d'archéologie médiévales, 16), 2005, p. 99-114.

L'intitulé de cette communication appelle quelques commentaires : tout d'abord, il rattache l'apogée almohade à un événement survenu dans la péninsule Ibérique ; cela est, certes, relativement naturel dans le cadre d'une rencontre organisée autour d'Averroès, mais ce choix fait passer au second plan la situation politique, économique, sociale, culturelle et artistique du reste de l'Empire dans la détermination de son apogée. Ensuite, il met en rapport le degré le plus élevé de la grandeur almohade avec un fait militaire très ponctuel, une victoire qui permettrait, tout en la consacrant, une expansion territoriale maximale et qui marquerait l'aboutissement d'un processus de conquêtes. Ce point de vue recoupe un peu le premier commentaire pour son hispano- ou christiano-centrisme : il utilise les royaumes ibériques et plus généralement l'Occident chrétien comme point de référence pour évaluer le développement de la formation politique almohade. Enfin, évoquer un apogée, c'est renvoyer à une conception cyclique de l'histoire dans laquelle les Empires ou les civilisations passent par une phase de croissance, atteignent un sommet de maturité, de plénitude et de puissance, avant d'entrer irrévérablement en décadence.

La bataille d'Alarcos (19 juillet 1195) et la mort juste postérieure du calife almohade Abū Yūsuf Ya'qūb al-Manṣūr (le « Victorieux ») seraient justement ce moment, idéalement placé au centre chronologique de l'épopée almohade, trois quarts de siècles après la naissance du mouvement dans le Haut Atlas et trois quarts de siècles avant la disparition définitive des derniers souverains almohades, chassés de Marrakech en 1269 par les Mérinides. Cette conception est très répandue y compris parmi des historiens actuels. Dans un ouvrage récent, Mme Viguera Molíns affirme, par exemple, qu'après al-Manṣūr « commence brutalement la décadence.¹ » En effet, le nom d'al-Manṣūr évoque immédiatement, chez tous les historiens, la bataille d'Alarcos et l'idée de l'apogée almohade, de même qu'inversement le nom de son successeur et fils, al-Nāṣir, est inévitablement associé à Las Navas de Tolosa et à la décadence almohade. Il ne s'agit pas tant, ici, de réhabiliter le nom d'un souverain dont le souvenir fut très tôt associé à une éclatante défaite, que d'exercer le métier d'historien par rapport à des sources contemporaines qui, « naturellement » pourrait-on dire, valorisent le vainqueur et discréditent le vaincu. Or, face aux sources almohades, qui nous donnent, par exemple, une image déformée des Almoravides,

¹ Cette historienne affirme à propos d'al-Manṣūr : *Puede considerársele, en conjunto, como el más destacado de su dinastía, pero tras él, abruptamente, se inició la decadencia* ; on trouvera cette citation dans le volume VIII/2 de l'*Historia de España 'Ménendez Pidal'*, intitulé *El retroceso territorial de al-Andalus*, Madrid, Espasa-Calpe, 1997, p. 96.

frustes, intransigeants et soumis aux juristes mālikites,² ou face aux sources chrétiennes, qui présentent l'expansion militaire hispanique comme une légitime « reconquête » de territoires perdus quelques siècles auparavant, l'historien tente une certaine vérité, que ce soit sur les mentalités, par l'analyse de la « propagande almohade » ou par l'étude des éléments constitutifs de l'idéologie de la « Reconquista », que ce soit sur l'époque et la société almoravides, ou sur l'expansion occidentale. Pour écrire cette(ces) histoire(s), il faut, d'une part relire les textes pour trouver les moyens de lever le voile qu'ils jettent sur la réalité, d'autre part les confronter à d'autres sources.

À travers le thème de l'apogée politico-militaire de l'Empire, il s'agit dans cette communication de replacer un événement militaire majeur dans une évolution à plus long terme, de décrire le contexte politique de la collaboration entre Averroès et le pouvoir almohade, et finalement de s'interroger sur l'organisation de ce dernier au tournant des XII^e et XIII^e siècles. J'ai exclu du débat les éléments matériels, culturels, philosophiques, artistiques ou architecturaux de l'apogée pour plusieurs raisons : d'une part, il y a souvent un décalage chronologique avec l'apogée politique³ ; d'autre part, d'autres personnes dans ce colloque sont chargés d'évoquer ces questions. Je vais donc m'en tenir exclusivement au domaine politique, et même plus précisément au domaine de la « politique extérieure » comme m'y invitent la nature et l'origine des protagonistes d'Alarcos, Alphonse VIII, roi de Castille et al-Manṣūr, *amīr al-mu'minīn* (« Prince des Croyants ») almohade.

Plusieurs remarques préliminaires s'imposent au préalable. Pour traiter convenablement de l'apogée almohade, il aurait été bon de décrire l'expansion de l'Empire, de montrer que la victoire d'Alarcos est le terme de cette expansion, en décrivant pour cela la décadence censée lui être immédiatement postérieure, et de chercher enfin dans la période d'expansion les indices annonciateurs et les raisons de la crise. C'est en fait ce que j'ai essayé de faire pour me rendre compte finalement que bien peu d'éléments venaient à l'appui de la thèse de la « décadence brutale » traditionnellement admise. Au contraire une impression de grande puissance de l'Empire se dégage de l'étude des sources, pendant la première décennie du XIII^e siècle. La défaite de Las Navas de Tolosa, sur laquelle je vais revenir dans cette communication, constitue sans nul doute une inflexion fondamentale, il s'agit de la première défaite almohade de cette ampleur, pourtant elle est très loin d'agenouiller l'Empire. Nous nous arrêterons sur le contexte historique de la fin du XII^e siècle qui débouche sur la victoire du souverain almohade Abū Yūsuf Ya'qūb à Alarcos face aux armées castillanes d'Alphonse VIII. Nous essaierons de montrer comment la bataille d'Alarcos, qui fait suite à une série de victoires militaires sur le Portugal, clôt une période d'interventionnisme des royaumes chrétiens en Andalus, qu'elle n'est donc pas le début de la décadence mais plutôt une étape supplémentaire dans l'expansion almohade. La description des éléments de puissance et de faiblesse de l'Empire almohade jusqu'au premier quart du XIII^e siècle contribuera à nuancer l'image que nous renvoient les sources d'un Empire complètement effondré après 1212.

² Nevill BARBOUR (« La guerra psicológica de los almohades contra los almorávides », *Boletín de la Asociación de los Orientalistas Españoles*, 2, 1966, pp. 117-130.

³ En témoigne la période des *taifas* au XI^e siècle : elle se caractérise par une grande faiblesse politique et militaire face aux royaumes chrétiens septentrionaux, mais en même temps par une éclosion artistique et culturelle impressionnante.

La fin momentanée de l'interventionnisme militaire chrétien en al-Andalus

À partir de l'effondrement de l'empire almoravide au milieu du XII^e siècle, et de l'émergence en Andalus de nombreuses principautés connues sous le nom de « deuxièmes *taifas* », la Castille avait eu les mains libres : Alphonse VII de Castille avait conquis le Campo de Calatrava, il s'était emparé des cols de la Sierra Morena puis s'était ouvert un couloir en terres musulmanes jusqu'au port d'Almería qu'il avait conquis et qu'il avait réussi à garder pendant une décennie, au terme de laquelle les Almohades l'avaient chassé, en repoussant la frontière avec son royaume jusqu'à la Sierra Morena. Puis, l'activité guerrière du roi de Portugal, qui s'empara de Lisbonne en 1147, puis de Beja et Santarem, concentra tous les efforts almohades.⁴ Après la minorité d'Alphonse VIII, la Castille profita de la diversion portugaise pour s'étendre vers le Levant murcien en s'emparant de Cuenca en 1177, d'Alarcón en 1184 puis d'Iniesta en 1186 sur la vallée du Júcar. Dans la même période, les rois castillans, aragonais, léonais ou portugais envoyaient régulièrement des expéditions destinées à prendre du butin au cœur même de l'Andalousie, jusqu'aux alentours de Cordoue, de Séville ou de Jaén.

À partir de la dernière décennie du XII^e siècle, les interventions almohades en Andalus s'intensifièrent. En 1190, le calife Abū Yūsuf Ya'qūb passa le Détroit, décidé à mettre fin aux agressions portugaises. Une escadre de croisés en route vers Jérusalem avait en effet aidé Sanche I^{er} de Portugal à s'emparer de Silves en septembre 1189, après quatre mois de siège. À peine arrivé dans la Péninsule, le calife signa une trêve avec la Castille, renouvela l'alliance qu'il avait avec le Léon et défait le roi portugais à plusieurs reprises (Torres Nova d'abord, prise d'Alcacer do Sal en juin 1191, et récupération de Silves) jusqu'à ce que celui-ci demande une trêve. De retour au Maghreb, le calife almohade fut sollicité par la révolte des Banū Ġanīya en Ifrīqiya. À la tête d'une puissante armée, il se dirigea vers eux, mais apprit en chemin que les trêves avec la Castille arrivaient à expiration, et que le souverain castillan manifestait des envies belliqueuses : l'archevêque de Tolède, Martín López de Pisuerga, avait effectué une razzia dans la vallée du Guadalquivir cependant qu'Alphonse VIII reconstruisait la tête de pont d'Aledo. En 1194, les gouverneurs almohades d'al-Andalus appelèrent leur souverain à la rescousse. Celui-ci détourna alors ses troupes de leur objectif initial, traversa le Détroit et s'avança vers la Castille par la Sierra Morena. Il rencontra les troupes d'Alphonse VIII au pied de la ville d'Alarcos en cours de construction, le 19 juillet 1195.⁵

Il est inutile de refaire ici le récit de la bataille, car les travaux déjà anciens d'Ambrosio Huici Miranda répertorient de manière exhaustive, à l'exception des trouvailles récentes de l'archéologie, les sources dont nous disposons pour connaître le déroulement de cette grande victoire almohade. Cet auteur décrit l'organisation des corps d'armées telle qu'elle est rapportée par Ibn 'Idārī,⁶ la mort d'Abū Yaḥyá b. Abî Ḥafṣ, *ṣayḥ* et vizir almohade, à qui avait été confié l'étendard califal ; celui-ci dirigeait l'avant-garde, composée des troupes andalusî-s, arabes, zénètes, des

⁴ On peut rappeler la mort en 1184 du calife Abū Ya'qūb Yūsuf à la suite d'une expédition ratée pour reprendre Santarem.

⁵ Alarcos se trouve près de la ville de Calatrava (*Qala'at Rabāḥ*), ancienne ville musulmane, conquise en 1147 par Alphonse VII et donnée dans un premier temps aux chevaliers de l'Ordre du Temple, puis au moine cistercien, Raymond de Fitero qui y fonda l'Ordre militaire hispanique de Calatrava (1158), soumis à la règle de Cîteaux.

⁶ Ibn 'Idārī, *Bayān*, III, éd. A. HUICI MIRANDA, Tétouan, 1963, p. 194, trad. A. HUICI MIRANDA, Tétouan, 1953, pp. 186-188.

volontaires de la guerre sainte ainsi que d'autres tribus nord-africaines et il avait dut supporter les chocs répétés des lourdes charges, lancées par les chevaliers des Ordres militaires. Ces derniers n'avaient d'ailleurs pas réchappé à leurs propres offensives et peu survécurent à la bataille. A. Huici rappelle ensuite le mouvement enveloppant de l'arrière-garde, dirigée par le calife en personne, qui déborde l'armée chrétienne et atteint le camp du roi castillan où elle sème le désordre et la confusion, et enfin la fuite d'Alphonse VIII de Castille⁷...

Les récits sont nombreux et parfois divergents sur le nombre et sur le sort des troupes réfugiées dans le château d'Alarcos sous la direction de l'*alférez* (porte-étendard) royal Diego López de Haro : 5 000 hommes, femmes et enfants, libérés par la seule générosité du calife selon certains, contre autant de prisonniers musulmans selon d'autres, en tous cas par l'entremise de Pedro Fernández de Castro, un noble chrétien passé au service des Almohades avec sa mesnie, en raison de ses différends avec la puissante famille castillane des Lara.⁸ Au cours de la bataille, les évêques de Sigüenza, de Ségovie et d'Ávila périrent ainsi que le majordome royal Rodrigo Sánchez et son gendre Pedro Rodríguez de Guzmán. Tous les châteaux jalonnant la route de Cordoue à Tolède sont alors abandonnés par les chrétiens : Alarcos, Guadalferza, Malagón, Benavente, Calatrava la Vieja, Caracuel... L'ensemble du Campo de Calatrava passa alors aux mains des Almohades et Tolède se retrouva ainsi, comme à l'époque almoravide, et après plusieurs décennies de répit, en première ligne face à l'ennemi. La bataille d'Alarcos et la situation qui s'ensuivit sur le terrain eurent en outre des conséquences notables sur le rapport de force psychologique entre Almohades et royaumes chrétiens. La terreur inspirée, dès les années 1140-1150, par les guerriers de l'Atlas était enfin confirmée très concrètement aux portes mêmes de la chrétienté. Jusque-là, la reprise d'Almería, récemment conquise par Alphonse VII (1147-1157), et les luttes acharnées qui avaient opposé les nouveaux seigneurs d'al-Andalus au prince murcien rebelle, Ibn Mardaniš, n'avaient pas menacé directement les royaumes chrétiens. Après Alarcos, il en allait tout autrement.

Les raisons de cette victoire musulmane sont nombreuses : des raisons internes d'abord, comme la grande capacité de mobilisation des Almohades,⁹ la richesse de l'Empire à la fin du XII^e siècle, le génie militaire d'al-Manṣūr et la puissance de ses archers,¹⁰ contribuent à expliquer la supériorité militaire musulmane, fondée en grande partie sur la supériorité numérique. Mais des raisons externes interviennent aussi, comme l'impréparation castillane,¹¹ la témérité d'Alphonse VIII, sous-estimant

⁷ *Las grandes batallas de la reconquista durante las invasiones africanas*, Madrid, 1956, pp. 137-216 ou bien son *Historia política del imperio almohade*, 2 vols. Tétouan, 1956-1959, pp. 363-381.

⁸ Les guerres entre les Lara et les Castro avaient occupé une part importante de l'histoire politique de la Castille au moment de la mort d'Alphonse VII : ces deux familles étaient en concurrence pour la régence du royaume pendant la minorité du jeune Alphonse VIII. Nuño Pérez de Lara avait finalement remporté la course au pouvoir, ce qui avait provoqué l'exil des Castro et de leurs alliés au Léon ; certains pour continuer la lutte contre les Lara s'étaient engagés sous la bannière almohade.

⁹ 'Abd Allāh LAROUÏ, *Histoire du Maghreb*, Casablanca, Centre Culturel Arabe, 1995, pp. 172-179.

¹⁰ Les fouilles archéologiques confirment le récit des sources chrétiennes qui rapportent l'efficacité des archers de l'armée musulmane : on trouve en effet au pied des murailles du site d'Alarcos une grande quantité de pointes de flèches de formes variées (A. CABALLERO KLINK, M. FERNANDEZ RODRIGUEZ, J. de JUAN GARCIA, « Alarcos : Diez años de investigación arqueológica », *Alarcos 1195*. Actas del congreso internacional conmemorativo del VIII Centenario de la Batalla de Alarcos (Ciudad Real, 1995), Cuenca, 1996, pp. 225-248).

¹¹ La *chonique latine des rois de Castille* affirme que la fortification de la place était en cours au moment de l'intervention almohade, ce que confirment les fouilles archéologiques : une sorte de fosse commune apparue au

la puissance de ses ennemis et refusant d'attendre l'arrivée de ses alliés aragonais, et surtout un contexte international très favorable. Cette bataille opposa en effet l'armée d'un Empire immense à l'un des cinq Royaumes chrétiens de la Péninsule. Rappelons que l'Espagne chrétienne était alors divisée en « cinq royaumes » : la Castille, le Léon, la Navarre,¹² l'Aragon et le Portugal. Cette division politique n'était pas en soi une faiblesse comme va le prouver quelques années plus tard la victoire chrétienne de Las Navas de Tolosa ; elle ne l'était que parce que l'état de conflit était permanent entre la Navarre et la Castille, entre la Navarre et l'Aragon, entre le Castille et le Léon et entre le Portugal et le Léon.¹³ Toutes les frontières étaient à cette date contestées, selon une règle très simple, que tout voisin est un ennemi potentiel. Or l'Empire almohade sut parfaitement jouer des alliances entre chrétiens. Il soutint régulièrement la Navarre, avec laquelle il n'entretenait aucune frontière, et le royaume de Léon,¹⁴ tous deux violemment opposés à la politique expansionniste de la Castille.¹⁵

Les conséquences de la victoire musulmane furent nombreuses. Le souverain almohade décida de profiter de l'avantage militaire conféré par la victoire pour lancer de grandes expéditions en territoire ennemi les deux années suivantes. Les chrétiens restèrent impuissants face à ces expéditions de grande envergure qui permirent au Prince des Croyants de récupérer de nombreuses places fortes, comme Calatrava, Santa Cruz, Montánchez, Trujillo, puis Plasencia, et de piller le territoire des villes de Talavera, Santa Olalla, Escalona, Maqueda, Tolède, Oreja, Alcalá, Guadalajara, Madrid, Huete, Uclès, Cuenca, Alarcón... Les vignes, les oliviers, les vergers et les autres cultures furent systématiquement détruites.

Par ailleurs, Pedro Fernández de Castro arrangea une alliance formelle entre les Almohades et le royaume de Léon. Celui-ci comptait bien profiter de la défaite castillane pour récupérer les terres frontalières dont il avait été spolié, malgré le traité de Tordehumos. En effet, ce traité n'avait pas résolu le différend castellano-léonais à

niveau du soubassement des murailles, sur les restes du mortier utilisé pour la construction de la muraille, témoigne de l'inachèvement des travaux et confirme la violence de la rencontre : de très nombreux corps y auraient été jetés, vraisemblablement à la suite de la bataille (*Crónica latina de los reyes de Castilla*, éd. L. CHARLOS BREA, Cadix, Presses Universitaires, 1984, p. 12).

¹² Même si le titre royal de la Navarre ne fut reconnu par le pape qu'en 1197.

¹³ En 1151 et 1157, la Castille et l'Aragon avaient signé des traités pour se partager la Navarre. La mort de Sanche III de Castille en 1158, celle de Raymond Bérenger IV d'Aragon laissèrent un répit à Sanche VI le Sage de Navarre. Entre la Castille et le Léon, le litige frontalier porte sur la Tierra de Campos. Par ailleurs, les vellétés expansives du Portugal opposaient souvent ce jeune et petit royaume à son voisin léonais. Pour plus de détails sur les questions frontalières entre royaumes chrétiens consulter l'*Historia de España*, dir. M. TUÑÓN DE LARA, t. 4, *Feudalismo y consolidación de los pueblos hispánicos (siglos XI-XV)*, Barcelone, Labor, 1994.

¹⁴ On peut rappeler le célèbre épisode du siège de Badajoz, comme exemple de solidarité entre le Léon et les Almohades. Le roi de Portugal et son allié Giraldo Sempavor s'emparèrent en 1179 de la ville *andalusí* de Badajoz, qui faisait partie de l'aire théorique d'expansion du roi de Léon sur les terres d'Islam ; pour protéger ses droits, ce dernier vint à la rescousse de la garnison almohade réfugiée dans la citadelle, et la libéra, capturant par la même occasion le roi portugais et son vassal. Les troupes almohades envoyées de Séville prirent la relève des Léonais dans la ville *extremeña*.

¹⁵ À l'automne 1194, dans la ville de Tordehumos, sous la pression des légats pontificaux, les Castellans et les Léonais étaient arrivés à un accord pour faire face à l'intervention prévisible de l'armée africaine dans la Péninsule. Le monarque navarrais s'était joint à cet accord, mais le rapide déplacement des troupes almohades ayant surpris Alphonse VIII, celui-ci dut sortir rapidement de Tolède avant l'arrivée de ses nouveaux alliés. La victoire musulmane changea rapidement la donne : le Léon et la Navarre se retournèrent contre leur nouvel allié. Il attaqua après avoir rejeté les propositions de trêves (*La Reconquista y el proceso de diferenciación política (1035-1217)*, t. 9 de l'*Historia de España-Menéndez Pidal*, Madrid, 1998, p. 646).

propos de l'*Infantazgo*.¹⁶ Cette alliance avec le Léon permet, en 1196, l'intervention d'un corps d'armée almohade dans la Tierra de Campos, très au nord de leur zone d'intervention habituelle.¹⁷ À la fin du XII^e siècle, le roi de Navarre, Sanche le Fort, défait et menacé par Alphonse VIII de Castille, trouva refuge à la cour du souverain almohade qui devint un interlocuteur notable et notoire des pouvoirs chrétiens méditerranéens. À une autre échelle, cette victoire almohade fit écho en Occident à la victoire de Hattîn et à la chute de Jérusalem en Orient. Al-Manşūr, malgré son hétérodoxie, en tira dans le monde musulman une image de champion du *ğihād*, et de défenseur du *dār al-islām*. Cette réputation avait commencé dès le début des années 1190 comme en témoigne la demande d'aide par Saladin adressée au calife almohade à la suite de la prise de Jérusalem, alors même que Saladin soutenait les Banū Ġāniya légitimistes.¹⁸

Alarcos : une étape dans une dynamique d'expansion territoriale ?

Pourtant ce n'est l'apogée de l'Empire almohade qu'en apparence car Alarcos ne marque pas la fin d'une expansion, comme l'ont affirmé les historiens contemporains à la suite de chroniqueurs chrétiens du Moyen Âge.¹⁹ Cette rencontre ne fut finalement qu'une intervention africaine supplémentaire dans la Péninsule ; l'ampleur de la victoire fut imprévue, certes, mais celle-ci ne fut pas seulement un accident dans l'expansion chrétienne. Elle mit en valeur les tensions qui déchiraient la chrétienté dans son expansion, et la forte compétition qui existait entre les différents États chrétiens, en même temps qu'elle leur fit prendre conscience que les musulmans n'étaient pas la force négligeable que des conquêtes territoriales répétées avaient pu leur laisser croire. La défaite castillane d'Alarcos participa ainsi à l'émergence de la chrétienté, en développant le sentiment d'appartenance à un monde uni par la religion malgré les divergences politiques.

Après Alarcos, l'expansion territoriale almohade ne cessa pas, malgré la disparition du célèbre Al-Manşūr en 1199. Le jeune Abū 'Abd Allāh succéda à son père une semaine après la mort de celui-ci. Il prit le titre officiel d'al-Nāşir li-dīn Allāh, (« celui qui fait triompher la foi de Dieu ») et entreprit de régler les problèmes non résolus par son père. Le développement en Ifrīqiya de la révolte des Banū Ġāniya nécessitait une riposte efficace et définitive.²⁰ Derniers descendants de la dynastie almoravide, les Banū Ġāniya, alliés aux *ğuzz* de Qaraqūš, avaient réussi le coup de force, à partir de leur base arrière des Baléares où ils s'étaient réfugiés, chassés par

¹⁶ C'est le nom donné à la région revendiquée par les deux royaumes, au nord du Duero, entre le Cea à l'ouest et le Pisuerga à l'est, autour de Medina de Rioseco.

¹⁷ Les *Cantigas de Santa María* rapportent que des soldats musulmans pillèrent l'église Santa María de Villasirga.

¹⁸ Al-Maqqarī, *Naḥḥ al-ğib min ġuṣn al-Andalus al-raḥīb wa ḏikr wazīri-hā Lisān al-Dīn b. al-Ḥaḥīb*, éd. M. QASIM ṬAWIL et Y. 'A. ṬAWIL, 10 vols., Beyrouth, Dār al-Kutub al-'Ilmiyya, 1995, t. 1, p. 424. M. GAUDEFROY-DEMOMBYNES, « Une lettre de Saladin au calife almohade », *Mélanges René Basset*, t. 2, Paris, 1925, pp. 279-304. Dominique URVOY évoque le témoignage d'Ibn Ġubayr qui déclare en 1185 que le pouvoir almohade, qui a conquis tout le Maghreb, va prolonger sa mission jusqu'en Orient. Seul Saladin échappe à la condamnation, par cet auteur de la fin du XIII^e siècle, de tous les souverains du monde musulman. Ibn Ġubayr utilise ailleurs des croyances égyptiennes qui prédisaient la domination des Almohades sur l'Égypte et sur les pays occidentaux. La victoire d'Alarcos ne put qu'accroître la réputation du prince maghrébin (*Averroès. Les ambitions d'un intellectuel musulman*, Paris, Flammarion, 1998, p. 171).

¹⁹ Les chroniqueurs musulmans ont une perspective quelque peu différente. Le *Hulal al-mawṣīya* (« Les Tuniques brodées ») une chronique du XIII^e siècle affirme ainsi que c'est le règne d'al-Mustanşir bi-llāh qui fut la fin de la grandeur de la dynastie almohade (p. 135).

²⁰ Rappelons qu'al-Manşūr se dirigeait contre eux lorsqu'il avait détourné ses troupes pour intervenir en Andalus.

l'intervention des Almohades en al-Andalus, de s'emparer de plusieurs villes d'Ifrîqiya et de s'y établir. Ils eurent une diplomatie active, entretenirent de bonnes relations commerciales avec Pise et Gênes (traité de paix en 1189), et s'allièrent au roi d'Aragon qui leur fournissaient des mercenaires. Jusqu'au règne d'al-Nāṣir, ils n'avaient cessé de harceler l'Empire almohade en accumulant les succès militaires. Les trêves passées avec les royaumes chrétiens dans la Péninsule en 1197, permirent au souverain de faire face à cette situation. Les almohades intervinrent sur terre comme sur mer. En 598/1202, ils s'emparèrent de Minorque et, en 599/1203, le Sayyid Abū l-'Ulā Idrīs b. Yūsuf conquiert Majorque avec 1 200 cavaliers, 700 archers, et 15 000 fantassins transportés sur 300 embarcations de types divers. Une lettre almohade d'al-Nāṣir affirme que la conquête de Majorque fut un coup dur pour le roi d'Aragon et de Barcelone.²¹ Sur terre, le Prince des Croyants récupéra l'Ifrîqiya entre 1205 et 1206 et la laissa avec une ample autonomie à un grand ṣayḥ almohade Abū Muḥammad b. Abī Ḥafṣ. Les historiens se complaisent à rappeler qu'à partir de 627/1229-1230 ce dernier fonda sa propre dynastie, indépendante des Almohades, mais au début du XII^e siècle cette anticipation est un anachronisme.²² Abū Muḥammad b. Abī Ḥafṣ était à cette date un gouverneur aux pouvoirs étendus, certes, mais soumis au calife almohade.

En toute rigueur, si l'on ne s'attache qu'à l'histoire militaire, l'apogée de l'Empire almohade est à placer sous le règne d'al-Nāṣir en 1211, avec la prise de la très puissante forteresse de Salvatierra, où s'étaient installés, en 1198, quelques deux cents chevaliers de l'Ordre de Calatrava.²³ Il prit à cette occasion le nom d'Ordre de Salvatierra. Celui-ci avait perdu l'ensemble de ses possessions territoriales à la suite de la bataille d'Alarcos et probablement aussi une part importante de ses effectifs.

La rencontre de Las Navas de Tolosa -- al-'Iqāb²⁴ est, sans conteste, une inflexion majeure dans la dynamique expansionniste de l'Empire almohade. On pourrait pourtant discuter l'ampleur du désastre qu'on a mesuré essentiellement à partir de sources chrétiennes postérieures. La *Primera Crónica general*, principalement, rédigée en partie à la fin du XIII^e siècle, affirme qu'après 1212 « les Maures ne relevèrent plus la tête dans la Péninsule. » Cette affirmation fut reprise par les historiens récents comme un fait acquis. Or cette chronique cite là, sans le nommer, un poème rédigé en 1250, à la suite de la prise de Séville, c'est-à-dire au lendemain de grandes victoires en Andalousie et d'une expansion territoriale chrétienne sans précédent, alors que les Almohades étaient partis de la Péninsule depuis près d'un quart de siècle et que les territoires toujours musulmans se limitaient au réduit grenadin.²⁵

Or, au lendemain de Las Navas, l'Empire était très loin d'être à genoux : d'une part, il y eut un certain nombre de contre-attaques au cours de l'été 1212 dans le Levant, en Andalousie, voire jusqu'aux Monts de Tolède, d'autre part, les chrétiens étaient encore eux-mêmes persuadés de la puissance almohade. En témoigne une lettre d'Innocent III datée du 15 janvier 1213, envoyée à Arnaud Amalric (m. 1225),

²¹ « Maḡmū' rasā'il muwaḥḥidiyya min inṣā' kuttāb al-dawla al-mu'miniyya », éd. É. LEVI PROVENÇAL, Rabat, 1941, p. 247 « Un recueil de lettres officielles almohades. Étude diplomatique et historique », Hespéris, 28, 1941, pp. 1-80, p. 68, lettre n° 36.

²² VIGUERA MOLINS, *Retroceso*, p. 100.

²³ En 1211, durant les trois mois de siège, ce sont 400 chevaliers et quelques milliers de fantassins, selon les sources, qui défendirent le château avec acharnement.

²⁴ c'est le nom que les sources de langue arabe donnent à cette bataille.

²⁵ Je remercie Martín ALVIRA CABRER, qui a mis au jour l'utilisation de ce poème par la *Primera Crónica General*, de m'avoir fait part des résultats de son travail, avant qu'il ait été publié.

l'archevêque de Narbonne, présent lors de la croisade de Las Navas de Tolosa : elle l'enjoignait à redoubler d'efforts et à se méfier d'une possible contre-offensive musulmane.²⁶ Les ressources et le dynamisme de la société andalusî-s se manifestent dans le très rapide repeuplement de la ville de Baeza, abandonnée à la suite de la défaite musulmane, mais récupérée l'année même, et refortifiée au point qu'en 1213 les troupes chrétiennes furent incapables de la reprendre. Il en va de même pour Andújar : elle fut rasée, sa population fut emmenée, ou exécutée selon les sources, et pourtant la ville était à nouveau musulmane l'année suivante. Au même moment, l'expansion territoriale castillane se poursuivait, certes, mais elle restait limitée aux terres d'Albacete, avec la prise d'Alcaraz en 1213, qui lui ouvrait les portes de la région murcienne.

Face à cela, la situation de la Castille était catastrophique au lendemain de la bataille. Les famines et les épidémies se répandirent et Alphonse VIII fut contraint de proposer une trêve aux Almohades qui acceptèrent. Par ailleurs, les sources chrétiennes sont unanimes à l'époque pour souligner la puissance de l'Empire almohade. Les études sur l'image d'al-Nāṣir dans les sources chrétiennes du XIII^e siècle insistent sur la crainte inspirée par le souverain musulman et par la dimension de son Empire. Guillaume le Breton, en 1224, traduit le titre califal *amîr al-mu'minîn* (« Prince des Croyants ») par « Roi des Rois. » L'archevêque de Narbonne déjà cité, Arnaud Amalric, et la chronique de Bernard Desclot, se firent l'écho d'une tradition selon laquelle le calife almohade aurait lancé un défi à toute la chrétienté.²⁷ Évidemment, les auteurs chrétiens avaient intérêt à grandir la puissance de l'ennemi au moment de la bataille pour mettre en valeur le miracle de la victoire, mais aucun n'annonce après le « désastre » musulman, une reddition totale et définitive de l'ennemi. Au contraire, tant les sources littéraires que les décisions prises manifestent la certitude que les Maures vont contre-attaquer violemment. L'Ordre de Salvatierra, précédemment évoqué, récupéra avec la ville où il avait été fondé, et avec toutes ses terres du Campo de Calatrava, son nom originel. Il installa le nouveau siège de l'Ordre aux portes de la Sierra Morena en face du château de Salvatierra qui l'avait hébergé entre 1198 et 1211 : la nouvelle forteresse est impressionnante, malgré son appareil assez grossier qui révèle l'urgence dans laquelle elle a été construite. Sa monumentalité ne peut se concevoir que ne peut se comprendre que si on se replace dans l'état d'esprit qui prédominait alors : malgré la victoire, l'ennemi inspirait la peur, sa puissance ne semblait pas entamée.

Forces et faiblesses de l'Empire almohade

Les historiens à la suite des chroniqueurs musulmans ont interprété la défaite de Las Navas comme étant en partie due à l'hétérogénéité de l'armée califale : les Andalusî-s, mécontents de l'exécution du *qā'id* andalusî de Calatrava, Ibn Qādis, auraient fait défaut, mais aussi les Almohades, fâchés par les mesures disciplinaires d'al-Nāṣir contre un certain nombre de gouverneurs, exécutés pour leur inefficacité dans les préparatifs de l'expédition de guerre sainte.²⁸ Ces arguments sont

²⁶ MANSILLA, n° 491, pp. 522-523.

²⁷ *Rex quidam Sarracenos qui dicebatur Mummilinus, quod linguâ eorum sonat : "Regum Rex"* (Guillaume le Breton). On trouvera les références des exemples cités dans l'article de M. ALVIRA CABRER : « La imagen del *miromamolîn* al-Nāṣir (1199-1213) en las fuentes cristianas del siglo XIII », *Anuario de Estudios medievales*, 26/2, Barcelone, 1996, pp. 1003-1028.

²⁸ Le *Mu'ğib* d'al-Marrākuṣī attribue la défaite au retard de paiement des troupes, le *rawḍ al-Qirṭās* d'Ibn Abî Zar' à la révolte des *Andalusî-s* choqués de l'exécution d'Ibn Qādis, qui, chargé de la défense de Calatrava avait négocié, après trois jours seulement de siège, la reddition de la ville contre la vie sauve pour la garnison. On

discutables. Certes, l'armée était composée d'Andalusî-s, de volontaires de la foi, de *guzz* (pl. *ağzāz*, troupes turques), d'Arabes hilāliens, des troupes berbères... Cela constituait-il une faiblesse ? Roger Le Tourneau note qu'à l'occasion de la campagne d'Alarcos, le calife, en proclamant la guerre sainte, avait réussi à obtenir l'aide non seulement des Almohades et des tribus berbères, mais aussi de Berbères traditionnellement dissidents comme les Banū Marīn et les Ġumāra.²⁹ La diversité du recrutement aurait alors été une force ; qu'elle soit devenue un élément de faiblesse est fort possible, mais on ne peut se contenter de cette fausse explication. Quels changements ont affecté la société almohade, andalusî et africaine au cours de la période pour que ce qui avait fait la force de l'armée almohade à Alarcos soit devenu un facteur de faiblesse à Las Navas ? Nous manquons à vrai dire d'éléments pour en juger et ce serait un thème beaucoup trop long à développer ici.

En liaison avec l'hétérogénéité de l'armée, la légitimité des souverains semblerait aussi être en cause : l'arbitraire du prince (dont témoigne l'exécution de divers fonctionnaires almohades du *maḥzin*, chargés de préparer les approvisionnements et les étapes, et jugés incapables par le calife), l'ordre des préférences dans les cérémonies semblent créer des mécontentements.³⁰ Pourtant, Le Tourneau fait remonter très tôt l'ébranlement du mouvement almohade, au moment de l'exécution des frères d'Ibn Tūmart en 1155 et renvoie donc la question de la légitimité du pouvoir aux origines, sur le modèle de l'islam.³¹ Aussi conviendrait-il

pourrait discuter, dans la continuité des sources musulmanes, les qualités comparées des différents souverains almohades et comme dans les chroniques dresser le bilan de chaque règne ; cela serait fastidieux. Mais il convient toutefois de noter que les textes utilisent des lieux communs : les « bons souverains » regrettent en général les exécutions qu'ils ont ordonnées sur l'avis de conseillers malveillants dans le pire des cas (comme pour l'exécution des frères Ibn 'Aḫya par 'Abd al-Mu'min) ; dans le meilleur, leur fermeté s'impose pour la défense et l'expansion de la communauté des Croyants. Les souverains défaits, en revanche, dont la mémoire est à bannir, sont décrits comme aveugles, arbitraires et incapables. Ce sont des topiques. Les exécutions, les exils, les épurations furent pratiques coutumières des dirigeants almohades dès l'origine. Sans remonter au *tamyīz* d'Ibn Tūmart ou à l'*i'tirāf* de 'Abd al-Mu'min (cf. Roger LE TOURNEAU, *The Almohad Movement in North Africa in the Twelfth & Thirteenth Centuries*, Princeton University Press, New Jersey, 1969, p. 38), qu'il suffise de rappeler que les mesures prises par al-Manṣūr à la fin de sa vie contre les philosophes n'ont pas nui à sa réputation. Si l'on s'intéresse rapidement à l'histoire militaire de la rencontre de Las Navas, on comprend l'importance de la place forte de Calatrava dans la stratégie d'al-Nāṣir : la ville est destinée à retenir les troupes coalisées chrétiennes très nombreuses le plus longtemps possible dans une région où l'approvisionnement était difficile, afin qu'elles s'affaiblissent considérablement avant d'arriver là où les attendait l'Almohade avec des troupes fraîches, reposées, stationnées à Jaén et dans sa région ; c'est dans ce dessein qu'il avait donné l'ordre de garnir abondamment cette forteresse en armes et en aliments, en prévision d'un siège long. Les sources chrétiennes confirment d'ailleurs l'importance du butin qu'Alphonse VIII trouva dans la place et qu'il distribua aux Aragonais et aux Ultramontains. Ces derniers se plaignaient de la chaleur et de ce que les vivres commençaient déjà à manquer. La reddition prématurée d'Ibn Qādis ruinait le plan du souverain almohade et pouvait s'apparenter à une trahison. Vue de cette manière, l'exécution du gouverneur de Calatrava apparaît beaucoup moins « arbitraire. » Comment et pourquoi aurait-elle mécontenté les Andalusî-s pour qui les Almohades demeuraient toujours à cette date un rempart contre les chrétiens ? Il faut incontestablement chercher ailleurs que dans cette reconstruction postérieure des événements l'explication de la défaite musulmane. Les éléments de tactique militaires que nous venons d'évoquer ont eu un rôle certainement beaucoup plus important que l'opposition Andalusî-s/Berbères traditionnellement invoquée.

²⁹ R. LE TOURNEAU, *The Almohad Movement*, p. 75, cité par Amīn Tawfiq al-Ṭayyibī, « Waq'a(t) al-Arak Alarcos al-muḥida(t) », *dirāsāt wa buḥū'ū fi tāriḫ al-Mağrib wa l-Andalus*, t. 2, Tunis, Dār al-'Arabiyya li-l-Kitāba, 1997, pp. 197-208, p. 202.

³⁰ La question de la légitimité des dirigeants almohades demanderait une étude spécifique que nous ne pouvons mener ici.

³¹ R. LE TOURNEAU, *The Almohad Movement*, p. 60. Dans les deux cas, la succession se caractérise par l'absence de règles établies par le fondateur du mouvement puis par la progressive mise en place d'un système héréditaire qui engendre frustration et mécontentements. Ce n'est d'ailleurs pas le système héréditaire en soi qui semble être

d'expliquer pourquoi en 1211 la question de la légitimité du pouvoir se serait posée avec plus d'acuité qu'auparavant, au point de provoquer l'échec d'une grande expédition militaire. Car finalement, ce n'est qu'au moment de la succession d'al-Mustanşir qu'explorent toutes les rivalités autour du siège califal. Que la défaite de Las Navas ait contribué à discréditer en Andalus un pouvoir incapable de défendre le *dār al-islām*, cela est probable. C'est peut-être là une des raisons principales de la perte de légitimité du régime unitarien. Pourtant, malgré le choc de la défaite et malgré la jeunesse du souverain Abū Ya'qūb II, al-Mustanşir bi-llāh, désigné calife alors qu'il n'a que 10 ou 15 ans, l'unité de commandement perdura sous le contrôle de ses oncles et de deux *şayḥ*-s almohades : pendant douze ans, entre 1212 et 1224, aucune révolte ne vint troubler la vie politique d'al-Andalus, ce qui ne laisse pas d'interroger sur la perte de légitimité des souverains almohades, à la suite de la défaite d'al-'Iqāb (Las Navas, 1212) et de la mort d'al-Nāşir (1213).

La grande capacité d'intégration de l'Empire

L'hétérogénéité de l'armée, plus généralement celle de la société et la légitimité du pouvoir almohade invitent à s'interroger sur la question de l'intégration dans l'Empire et dans la société almohades. Il est en effet frappant que tout ennemi puisse espérer entrer, à court ou moyen terme dans les cadres dirigeants de l'Empire.³² Cela pose évidemment la question de l'almohadisation de la société et de l'adhésion politique des élites au nouveau dogme et au nouveau pouvoir. Nous nous bornerons dans le cadre de cette communication à donner des exemples manifestant l'ampleur de cette intégration et la diversité des personnes concernées.

Au premier titre cette intégration touche des personnages très importants de la hiérarchie almoravide. Certains noms sont célèbres comme celui du *kātib* Ibn 'Aţīyya, dont l'épopée est connue ; il était marié à une petite-fille de Yūsuf b. Taşfīn, dont le frère Ibn al-Şaḥrawiyya était un rebelle almoravide chronique et notoire contre les Almohades, qui s'était repenti et avait été pardonné en 550/1155. Certes, Ibn 'Aţīyya et son frère furent finalement exécutés à la suite d'une cabale montée contre eux par des Almohades jaloux de leur pouvoir qui les avaient accusés d'accointance avec les Banū Ġānīya, les descendants des souverains almoravides réfugiés dans les Baléares ; mais Ibn 'Aţīyya avait accédé aux plus hautes fonctions : il était devenu le vizir et le plus proche conseiller de 'Abd al-Mu'min, c'est-à-dire l'homme le plus important de l'Empire après le calife lui-même. Un autre vizir almohade, Yintān b. 'Umar, avait dirigé à une autre époque les troupes almoravides lors de la première bataille victorieuse contre Ibn Tūmart. Il fut épargné en raison de son attitude à l'égard d'Ibn Tūmart dont il avait pris la défense à la suite de l'entrevue de celui-ci avec 'Alī b. Yūsuf b. Taşfīn. Qu'il ait été épargné peut se comprendre assez bien mais qu'il devienne vizir manifeste la confiance qu'il sut susciter auprès du souverain almohade, malgré ses anciennes responsabilités au sein du régime almoravide.

Dans l'administration, des personnalités de second rang, trouvèrent aussi leur place au sein des nouvelles instances dirigeantes. Le secrétaire Abū l-Ḥasan 'Abd al-

en question (sauf pour les Ḥariġites) mais c'est la légitimité de la lignée détentrice du pouvoir qui est contestée, par les frères d'Ibn Tūmart dans notre cas, par les Alides en Arabie.

³² Certes, c'est là une caractéristique du monde musulman dans son ensemble au Moyen Âge. L'étude des modalités de l'intégration, des réseaux de clientèle (survivent-ils ou au contraire disparaissent-ils après la soumission et l'entrée dans les instances du pouvoir ?) ou de l'implantation territoriale (y a-t-il exil, déplacement, ou enracinement du personnel intégré ?) permettrait sans doute de mieux comprendre les relations entre le pouvoir central et les élites locales et de donner un éclairage nouveau sur le problème de la légitimité du pouvoir, en sortant de la question circulaire de la succession.

Malik b. 'Ayyāš b. Farrāğ b. 'Abd al-Malik b. Harūn al-Azdī al-Zāhid fut d'abord secrétaire d'Ibn Ḥamdīn à Cordoue. Puis il fut engagé contre son gré par le général almohade Barrāz, et entra enfin au service de 'Abd al-Mu'min auprès duquel il mena une vie mondaine malgré son ascétisme. Les familles de secrétaires semblent, au premier abord, conserver leur pouvoir malgré le changement de dynastie : Abū l-Ḥakam 'Alī b. Muḥammad b. 'Abd al-Malik 'Abd al-'Azīz al-Laḥmī al-Murḥī fut secrétaire de 'Abd al-Mu'min alors que son père l'avait été de 'Alī b. Yūsuf b. Tašfīn. Dans le domaine juridique, on observe le même phénomène, le cas des Banū Rušd est emblématique : le grand-père (m. 1126) fut *qāḍī* de Cordoue sous les Almoravides, et son petit-fils, le célèbre Averroès fut *qāḍī l-ğamā'a* de la même ville sous les Almohades.

Ce processus touche aussi le secteur militaire qui nous intéresse particulièrement ici. Ibn Mardaniš, le *rey Lobo* des chrétiens fut probablement le plus tenace ennemi de la dynastie almohade jusqu'en 1172, date de sa mort. Il contrôlait la région murcienne. Sur ses conseils, ses fils, qui menaient la lutte à ses côtés, firent allégeance et reconnurent le dogme almohade. Ils reçurent des fonctions importantes. Une des filles d'Ibn Mardaniš épousa même le calife Abū Ya'qūb et une autre son fils Abū Yūsuf.³³ Le *qā'id* Abū 'U'ūmān Sa'id b. 'ġsā, qui avait été le chef militaire le plus important à la fin du régime d'Ibn Mardaniš, aurait conservé sous les Almohades le poste de gouverneur de la marche (*Uağr*) de Chinchilla qu'il occupait antérieurement.³⁴ Les ennemis chrétiens ne sont pas en reste : Giraldo Sempavor, le « Cid portugais », entra au service des musulmans en 1173 lors de la signature des trêves entre Portugal et Castille d'un côté, Almohades de l'autre, comme Pedro Fernández de Castro, dont nous avons parlé plus haut.³⁵ Ce phénomène concerne non seulement des individus, mais aussi des groupes entiers : les *ğuzz* de Qaraqūš, des Turcs réputés dans le maniement des arcs, dont nous avons vu le rôle à Alarcos, et les Arabes hilāliens furent vaincus par les Almohades en Ifrīqiya passèrent en al-Andalus sous leurs ordres.³⁶ On pourrait penser que cette intégration s'arrête aux premiers temps de l'expansion mu'minide, mais les sources citent un certain nombre d'exemples sous le califat d'al-Nāšir : le *mu'ğib* d'al-Marrākušī et la *Bayān* d'Ibn 'Iḍārī évoquent le cas de *šayḥ*-s arabes d'Ifrīqiya exilé en Andalus pour des motifs de sécurité, comme l'avaient été auparavant les groupes de Zuğba, Riyāḥ ou Ğušam.³⁷ Par ailleurs, au début du XIII^e siècle, les prisonniers faits à Palma de Majorque lors de la prise des Baléares, furent incorporés dans l'armée régulière.

On pourrait multiplier ces exemples mais une étude complémentaire approfondie s'imposerait. Le processus décrit semble jouer un rôle non négligeable tant dans la force et l'expansion de l'Empire almohade que dans son échec final. Les questions de légitimité du pouvoir sont moins la cause directe de l'échec de ce dernier, que la traduction d'une difficulté à satisfaire les intérêts divergents de groupes et de personnes d'horizon divers.³⁸ L'illégitimité des dirigeants n'est pas l'origine unique, ni

³³ Al-Baydaq, p. 125-126.

³⁴ Sur l'intégration de la structure étatique murcienne au système almohade, voir Pierre GUICHARD, *Les musulmans de Valence et la reconquête (XI^e-XIII^e siècle)*, Damas, IFEAD, t. 1, p. 126.

³⁵ Ibn 'Iḍārī le qualifie tantôt de *mawlá* (« allié ») tantôt de *la'in* (« maudit ») dans le *Bayān*, III, éd. A. HUICI MIRANDA, Tétouan, 1963, p. 195, trad. A. HUICI MIRANDA, Tétouan, 1953, p. 188.

³⁶ Les Ğuzz obtinrent ainsi des *qurá* en al-Andalus (*Bayān* V, p. 232 et le *Mu'ğib*, p. 412-415).

³⁷ *Mu'ğib*, pp. 328-331 ; *Bayān* v, p. 242-243.

³⁸ On dispose ainsi d'une lettre du calife al-Mustanšir aux gouverneurs des provinces frontalières de Badajoz leur enjoignant de respecter les trêves et de cesser le harcèlement des régions chrétiennes voisines. Cette lettre est très

principale de leur chute ; la remise en question de leur droit à gouverner se manifeste par des mouvements (révoltes, coup d'État, pamphlets...) dont la diversité dépend des référents politico-religieux et des idéaux en cours à l'époque ; ils reflètent une crise de la société dont nous avons toujours du mal à décrire les modalités faute de sources.

intéressante pour la compréhension des relations entre le pouvoir central et les régions frontalières, car elle manifeste la marge d'autonomie de celles-ci par rapport à un pouvoir aux prétentions hégémoniques, et parce qu'elle révèle la permanence de tensions entre al-Andalus et les royaumes chrétiens septentrionaux malgré les trêves périodiquement renouvelées (*Rasā'il muwahḥidiyya. Maǧmū'a ǧadīda (Nouvelles lettres almohades)*, éd. annotée et commentée de nouvelles lettres almohades par Aḥmad AZZAOUÏ, t. 1, Université Ibn Tofayl, Kénitra, 1996, lettre n° 83, p. 303).